

Variation philosophique sur le thème de la réalité

Pour situer le texte: *Ce texte est celui d'un exposé devant des éducateurs spécialisés lors d'une session de formation sur le thème de "La réalité", organisée par la section lyonnaise de l'ANEJI (Association Nationale des Éducateurs de Jeunes Inadaptés) en mars 1967. Il souffre assurément d'être une œuvre de jeunesse, fourmillant d'impropriétés et d'à-peu-près dont une partie seulement a été relevée en commentaire, – sans parler d'un contexte social et culturel qui paraît aujourd'hui anté-diluvien. Il mélange donc des naïvetés d'apprenti psychologue, imbibé de stéréotypes qui ont bien mal vieilli, et des analyses qui sont loin d'être inactuelles et dont certaines préfigurent des thématiques qui se sont dépliées dans des textes plus récents.*

Mots-clés: **réalité, philosophie, imaginaire, mythe, langage, principe du plaisir, hallucination, idéologie éducative, fonction paternelle, praxis**

N.B.: *Les commentaires en marge sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.*

Ce n'est pas sans malaise que je me présente devant vous revêtu de la défroque du philosophe. Depuis plusieurs années déjà, en effet, je ne paie plus patente de philosophie, et c'est quasiment un transfuge qui vous parle; cela entraînera que, m'étant une fois pour toutes refusé à philosopher sous la caution d'un statut social de philosophe, je ne vous parlerai pas ici au nom d'une discipline parmi toutes celles qu'a pu sécréter notre culture et qui s'appellerait philosophie, mais en convoquant et en essayant de totaliser tout ce que je peux savoir ou penser, avec ce que cela implique de partiel et d'approximatif, voire de partial, et sans me soucier que cela puisse aussi être appelé psychologie, ou sociologie, ou poésie, tout autant que philosophie. Vous voilà prévenus: je n'ai à présenter ici aucun label garantissant la conformité de mes dires aux normes françaises en usage dans la philosophie.]

Mais l'excès d'honneur est aussi indignité. Chacun sait en effet qu'un philosophe vit en dehors de la réalité. Tout le monde vous l'attestera. Que les philosophes parlent de tout est déjà passablement irritant. Qu'ils parlent de la réalité semble déborder la mesure. Que dire lorsqu'ils viennent en parler à des éducateurs, qui par métier, affrontent jour après jour cette réalité, sous l'une de ses modalités les plus pénibles qui est la réalité de l'enfant inadapté ?

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce texte à des tiers.

Peut-être eût-il été préférable, à la place de cette précaution oratoire, que si la philosophie a jamais été pour moi une "discipline", ce n'est pas au sens académique d'un rameau dans l'arbre du savoir: l'acception morale n'irait, elle, pas si mal, tant il est vrai que la philosophie est d'abord une certaine forme d'ascèse de la pensée.

Je n'aurai donc pas l'indécence de faire injure à votre travail quotidien en vous faisant un cours de philosophie, bien que, sur un tel sujet, la matière ne manquât pas quand on fait le tour des grandes, œuvres philosophiques. J'essaierai seulement d'esquisser les éléments d'une réflexion critique, puisque là est à peu près la limite de l'œuvre philosophique: d'être le commentaire de celui qui, assis sur le talus, regarde les autres passer sur le chemin.

"Réalité": c'est d'abord, sous nos yeux, un mot. Un mot, cela implique un sens. Mais un sens de quelle nature ? Est-ce un concept ? Lorsque je dis "chat", je sais qu'une définition précise peut m'indiquer à la fois comment reconnaître que telle chose animée et moustachue est un chat, et quelle somme de caractéristiques appartient à toutes les choses animées et moustachues méritant ce nom. Bref, on sait qui est chat et ce qu'est un chat. Cela est un concept, et ce qu'un mot désigne est d'autant plus un concept qu'est mieux vérifiée cette rigueur dans la définition.

Mais qui ne voit que, si le mot réalité renvoie, ainsi, à un concept, il n'y a guère à en dire ? S'offre à nous, en revanche, démesurée et insaisissable, l'idée de réalité. Une idée est un noyau d'évocations éclatant en toutes directions dans le champ des signifiants, avec, subtilement mêlées au sens, des vertus passionnelles, voire polémiques. L'erreur de bien des commentaires qui laissent insatisfaits est d'aborder des idées comme l'on fait les concepts, en les enfermant au préalable dans une définition, réductrice et appauvrissante, qui fige et caricature tout ce qu'il y a d'humain dans un mot.

Une idée s'aborde donc en suivant le réseau mêlé et souvent souterrain des connexions et des oppositions au cœur duquel elle est placée. Tel est d'ailleurs le labeur par lequel se justifie le commentaire philosophique: dénouer les implications cachées, mettre à jour l'idée sans l'appauvrir, en deçà des conceptualisations simplificatrices.

Si vous voulez bien, nous ne nous presserons donc pas de contraindre la... réalité qui nous occupe, à rentrer dans le moule. Nous écouterons d'abord le mot parler. Et c'est à coup sur cela la chose la plus difficile pour un auditeur – je vous demande pardon de vous y contraindre: se laisser aller dans un vagabondage dont on ne sait où il nous mènera; tant il est difficile de prendre au sérieux la philosophie buissonnière.

Procédons d'abord à l'appel des antagonistes. Qu'oppose-t-on à la réalité ?

Le *plaisir*, parfois. Ainsi Freud, pour qui "principe du plaisir" répond à "principe de réalité", rencontrant en cela (une fois ne lui était pas coutume), un consensus spontané et comme le sentiment, chez tous, d'une vérité familière...

Le *désir*, plus souvent. "Il ne faut pas prendre ses désirs pour des réalités", dit la sagesse reçue.

Plaisir et désir sont proches parents. De cousinage en cousinage, le désir nous renverra à l'imaginaire ("le réel et l'imaginaire"), qui nous conduira lui même au mythe (j'ai failli donner pour titre au présent propos "la réalité, mythe ou réalité ?"), avec peut-être, entre eux, la fiction ("La réalité

Il faut attendre la p.6 pour que soit évoquée la différence radicale entre le principe du plaisir selon Freud, et l'interprétation, qui en est faite communément, et le ramène à une impérieuse quête hédoniste.

dépasse là fiction"). Plus loin encore, la réalité s'oppose aux mots; c'est bien là précisément que l'existence du philosophe blesse, ainsi qu'on l'a dit à l'instant, "Tu parles", dit au philosophe l'homme du réel... Et, tout au terme, au cœur même cette fois de la tradition philosophique, c'est à la pensée que la réalité s'oppose, aux accents de la vieille et irritante chamaille du réalisme et de l'idéalisme.

Plus précisément, il lui dit, comme Zazie, "Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire"...

Si l'on se tourne vers d'autres horizons, l'on découvre à la réalité d'autres ennemis familiers, assignés par la langue commune, mais qu'aucune complicité, au moins apparente, ne relie plus aux précédents. C'est ainsi par exemple que le réel s'oppose à l'*artificiel*, et ce n'est point l'opposition la moins familière aux éducateurs, car c'est souvent à cette aune que l'on mesure les vertus ou les vices de l'internat de rééducation, milieu *artificiel*, dit-on, et où doit cependant s'opérer un "apprentissage de la réalité".

À cette époque, l'internat était encore le paradigme même de l'espace rééducatif, même si les autres dispositifs institutionnels commençaient à se développer assez pour menacer cette évidence.

Ce qui préoccupait les organisateurs de ces journées, c'est, ai-je cru comprendre, un autre aspect encore. Peut-être avez-vous remarqué que la réalité est "extérieure", de par la même pesanteur linguistique qui fait qu'une soubrette est nécessairement "accorte", l'homme des neiges "abominable", ou un trésor "fabuleux". Elle fait donc antithèse avec l'intimité, l'univers proche; elle se place au delà des "monts qui bornent cet état", dans les lointains, dans les terres dévolues à l'aventure.

Par artifice rhétorique peut-être, c'est du couple "mythe — réalité" que nous partirons. Là, en effet, l'analyse se heurte à d'étranges jeux de miroir, puisque les catégories qui s'opposent peuvent s'appliquer à elles-mêmes, si bien que l'on doit prendre, pour mettre de l'ordre, chacun des termes de ce couple successivement au niveau mythique et au niveau réel. Ainsi trouvons-nous sur notre route des locutions comme "mythe de la réalité", ou "réalité du mythe", qui ressemblent à ces jeux de mots enchaînés dont un certain snobisme intellectuel assure une confortable production dans tels hebdomadaires très lus. Et pourtant, ce n'est pas l'un des moindres intérêts de notre sujet que de le voir ainsi se servir à lui même d'exemple et d'illustration. Je vous demande donc encore un peu de patience à l'égard de l'illusionniste.

Il fallait bien entendu entendre ce mot au même sens que dans "contenu manifeste".

Nous allons tenter en effet, au delà de cette organisation manifeste des mots de la langue commune autour du mot "réalité", dont nous avons déjà tracé l'ébauche, de trouver une architecture profonde. Cette architecture, nous en trouverons précisément la charpente dans les grands thèmes mythiques à l'œuvre dans ce mythe complexe qu'on appelle "la réalité",

Bien entendu, j'entends mythe au sens moderne de ce terme, et non au sens maintenant vieillot, mais encore répandu, de fable dépourvue de vérité. Car si le mythe ne "dit pas la vérité", il "veut dire" quelque chose, que l'on prenne au pied de la lettre l'expression "vouloir dire" ou qu'on lui laisse sa signification commune.

J'ai cru trouver pour ma part quatre grands thèmes mythiques en filigrane derrière les couples de signifiants antagonistes noués au mot "réalité":

celui de la terre, opposée à l'air et au ciel.

celui du vivant, opposé au fabriqué de main d'homme.

celui du soleil, opposé à la nuit,
celui enfin de l'acier opposé à la chair.

La réalité et la terre sont lourdes autant que l'air et les mots sont légers. Légers mais inconstants: la terre et la réalité demeurent. La terre est consistante: on peut la posséder, en prendre en main une motte grasse et en inscrire les surfaces sur des cadastres. Mais ce que l'on ne possède pas, c'est du vent.

L'immatériel est aussi l'insaisissable. Ainsi la réalité, dans notre univers mythique, est-elle chose de paysan, "les pieds bien sur terre". Comme la terre encore, elle est harassante, mais féconde: tandis que l'on jongle sans fatigue avec les mots. Mais ceux-ci ne produisent rien – ... que du vent. La terre en revanche est inerte, et volontiers sale. L'air est en mouvement, et pur: comme la rêverie (plutôt que comme les mots).

L'influence de Bachelard, qui n'est cité que plus bas, est évidemment très prégnante dans cette partie du développement.

Comme la vie, maintenant, la réalité est infiniment riche, indépendante de l'homme qui n'en est qu'une sorte de prolongement accidentel. Ainsi ressentons-nous la réalité comme un foisonnement de forêt vierge. Comme la vie, la réalité s'inscrit dans une temporalité à perte de vue qui l'apparente à l'éternité. En face, l'artificiel, fait de main d'homme, apparaît isolé du "grand tout". Cela implique d'une part qu'on peut s'y repérer en permanence, qu'il est connaissable dans sa totalité, et qu'on n'y est donc point perdu. Mais cela implique aussi une consubstantielle pauvreté. Cela implique enfin une fragilité elle-même inductrice de brièveté: et l'artificiel, un jour ou l'autre, a donc pour destin de retrouver l'impitoyable réel, comme les temples d'Angkor d'être réenvahis par la jungle, et, en général, tout ce qui est fait par art de s'abimer dans la luxuriance de la vie.

Bachelard opposait l'homme diurne, homme de la science et de la conquête du monde, à l'homme nocturne, homme de la rêverie et de l'imaginaire. La réalité, comme le soleil au milieu du jour, éclaire, fixant chaque chose à sa place dans sa lumière: rien, en plein midi, n'est plus que ce qu'il est, au contraire des fantômes envahissants et grimaçants de la nuit - "*noctium fantasmata*". Mais nos rêves de la nuit nous sont intimes, comme la chambre où nous reposons, tandis que le soleil est lointain et inaccessible. Et la nuit est aussi le lieu du noir et par là de la mort, alors que le soleil fait vivre, et réchauffe.

Pour ceux qui n'ont pas baigné dans la culture religieuse... cette expression latine est extraite d'un des hymnes de l'office de complies.

"L'aube dissout les monstres", tel est le titre d'un poème d'Eluard. Ainsi fait la réalité des chimères de l'imaginaire. La réalité est aussi ce qui sauve de la folie, qui est une forme de la mort. Enfin nous rejoignons, en ce point, cet "être lointain" de la réalité, rayonnante et inaccessible à la cime des montagnes.

Chaude comme le soleil, la réalité fait tout-à-coup ici métamorphose et la voici froide et tranchante comme l'acier. Ainsi fantasme-t-on spontanément le regard, la voix, l'action de l'homme "réaliste". Nets en sont les contours, au contraire de ceux de la chair, en perpétuel mouvement. Insensible en est la matière, au contraire de la chair, lieu du plaisir et à la fois sujet et objet du désir. Insensible, mais aussi dure et pénétrante, au contraire de la chair fragile et passive. La réalité est ainsi

ce qui peut tuer le charnel. L'acier est encore ce qui sert à construire des *mécaniques*, et la réalité représente face à l'indolence des rythmes animaux, l'ordre minutieux et cruel de la machine.

Il convient maintenant, après avoir suivi en musardant les sentiers de ce paysage mythique, d'en prendre d'un peu haut une vue d'ensemble. L'on y découvre alors d'étranges et stimulants paradoxes, qui nous font soupçonner, dans l'idée de réalité, la superposition d'intentions contradictoires. Ainsi:

la réalité est refus opposé à notre désir, mais elle est aussi l'instrument nécessaire de son accomplissement, sans lequel il n'a d'autre issue que l'illusion des satisfactions rêvées. En outre, le personnage du "bon vivant" atteste que le sens des réalités s'associe à la revendication, pour le plaisir, du droit à exister,

la réalité est l'extérieur, le lointain; mais elle est aussi le proche, l'immédiat (au sens étymologique du terme: ce qui se donne sans intermédiaire). Le réel est "là-bas", et cependant, il est "là", bien au-dessus de nos têtes, et rivé à nos pieds. Même en tant qu'il est lointain, il est à la fois menace et délivrance. On peut avoir "peur des réalités", comme l'on peut chercher désespérément à atteindre enfin le réel "au-delà" de la visée proche et de l'horizon quotidien.

- La réalité est antérieure au langage, et elle est trahie par le langage. Et cependant les choses, prises avant toute "mise en forme" par le langage, ne sont pas de la réalité, mais un chaos plein de "bruit et de fureur", pour reprendre après Faulkner l'expression de Shakespeare. Faulkner comme Shakespeare, significativement, l'associent d'ailleurs au thème de la folie, car le fou perd le réel en même temps qu'il perd le langage. N'est réel qu'un monde en ordre, qu'un monde qui a des lois: c'est du reste le sens du terme grec que l'on traduit par "monde", le mot "kosmos", dont la parenté étymologique avec "cosmétique" est suggestive. Mais "ordre" et "loi", ces termes désignent à la fois le "non-hasard" qui est dans les choses, et les mots par lesquels une puissance impose son vouloir. L'histoire des idées scientifiques atteste du reste que l'époque classique a vu lentement émerger l'idée de "loi" au sens de la science moderne à partir de l'idée de législation divine: "Dieu dit ...". Ainsi est-ce toujours par le langage qu'on accède à la réalité.

Arrêtons là notre survol à fleur de mythe. Nous disions tout à l'heure que notre sujet se servait à lui-même d'illustration, et qu'ainsi la méthode suivie pour parler de la réalité dans ses rapports avec le mythe, était lourde d'enseignements, ou de présupposés, comme l'on voudra, sur ce précisément dont on veut parler. C'est ainsi qu'après avoir effleuré, du doigt le plus léger possible, – encore bien lourd malheureusement, – le mythe de la réalité, il nous faut à présent y porter, nous aussi, l'acier tranchant de l'analyse... réaliste, et parler par conséquent de la réalité du mythe de la réalité. La cabriole sur les mots n'est qu'apparence. Ce qui est mythe, c'est le substantif: "la" réalité; une chose qui existerait et s'appellerait la réalité; une sorte de "grand vertébré gazeux", pour paraphraser l'expression que Nietzsche employait à propos de Dieu. Ce qui est réel, c'est précisément l'*adjectif* "réel", et le substantif en tant seulement qu'il désigne la qualité de ce qui est réel. Ce que nous entreprenons maintenant est donc de retrouver, à la fois, le processus effectif par lequel émerge le noyau mythique que l'on vient d'évoquer, et sa signification humaine véritable - après transcription ou, pour mieux dire, décodage.

Cette entreprise peut s'aborder par de multiples voies, selon la structure de la perception philosophique de chacun. La mienne - je ne l'indique que pour en souligner le caractère partial –

Affirmation discutable: dans la citation, le mot anglais est "idiot": j'ignore tout de la sémantique anglaise de la Renaissance, mais si l'on suppose qu'elle n'est pas en l'occurrence éloignée de l'usage français, l'idiot est alors un homme du commun, et par là un rustre dénué de savoir et d'intelligence: sens pas si éloigné de l'acception aujourd'hui commune, par delà le détour savant de la médecine du XIX^e siècle qui fait de l'idiotie le degré le plus extrême de l'arriération mentale.

J'ai moi-même été surpris de trouver déjà dans ce texte de jeunesse la thèse de la partialité originare de toute théorisation (cf notamment ①, p. 277sq, ②, p. 69 sqq et ③)

J'étais encore embourbé à l'époque dans le modèle d'une parenté épistémologique entre la psychologie génétique, notamment piagétienne, et la théorie freudienne des avatars de la libido: parenté qui n'a pas tardé à m'apparaître beaucoup plus lointaine encore que je ne le pensais alors.

implique une démarche, au moins initiale, résolument génétique et archéologique. C'est en décrivant le devenir réel dans le passé de ce qui est présentement qu'on se met le mieux à pied d'œuvre pour en comprendre la structure. Une approche historique serait certainement, à cet égard, passionnante. Ne me sentant pas compétent pour la faire, je me contenterai de convoquer la psychologie, non point dans l'intention, ici non plus, d'en faire un cours, mais pour tirer, de chaque étape du développement de l'enfant, la leçon qui concerne notre sujet.

Au commencement, le vécu du nouveau-né n'est, selon toute probabilité, qu'un kaléidoscope d'informations sensorielles décousues, dans lequel nul système de relations spatiales ou temporelles, ni même nulle distinction entre le moi (l'intériorité) et le non-moi (l'extériorité), ne vient mettre de l'ordre. La seule organisation élémentaire paraît bien être constituée par la polarité état de plaisir - état de déplaisir et par un nombre limité de comportements réflexes associés à ces états agréables ou désagréables (téter, crier, déféquer, etc...).

Une fois n'est pas coutume, "objet" n'est pas à prendre ici dans son sens psychanalytique: mais le fait que le texte ne le précise pas est bien un symptôme du flou regrettable que signale le commentaire précédent.

C'est pendant les six premiers mois que commencent à se structurer des relations systématiques entre les éléments d'information, processus à la limite duquel achève de se constituer l'objet. Il nous est extrêmement difficile de régresser en deçà de notre appréhension spontanée de l'objet; pour nous, l'objet "est là". Et il n'y a rien d'autre à en dire, ou en tout cas il n'y a pas lieu de s'interroger sur le sens de cette expression "être là".

Malgré les apparences, il ne s'agit pas du tout ici du *dasein* heideggerien

Or il semble bien que la genèse de cette relation entre nous et l'objet, qui est faite de perception et de manipulation consiste en une régulation progressive des processus d'exploration (la perception elle-même n'étant pas un pur enregistrement passif d'information mais une activité exploratoire). Les informations sensorielles et les informations "proprioceptives", qui me font connaître ma propre motricité, ne se lient pas entre elles n'importe comment, mais s'intriquent selon des séries ordonnées.

l'influence ici est à la fois celle de Piaget et celle de Husserl, assez proches sur ce point précis.

Dès ce niveau de l'apparition de la chose dans le vécu, d'abord chaotique, de l'enfant, la réalité apparaît ainsi comme la résistance à mon agir, comme une limitation de mes possibles; car, s'il est vrai que je puis faire varier de façon très complexe l'état de mon corps (par la motricité) et que corrélativement les informations sensorielles que je reçois varient de façon plus complexe encore, cette variation même ne se fait pas au hasard: elle se fait selon des régularités dont l'ensemble définit un invariant à travers même ces variations. Cet invariant est, précisément, l'objet. Certes, cet *ordre de ce qui m'apparaît* manifeste bien un *ordre de ce qui est*: mais il n'en demeure pas moins que, lorsque le langage viendra isoler, avec le mot réalité, un noyau de signification, il y englobera en priorité cette expérience de la résistance.

Avançons d'une étape. Voici que nous rencontrons un mode d'existence qui paraît proprement humain, ou en tout cas qui ne revêt que chez l'homme une importance si déterminante: c'est ce que Freud appelle la capacité d'halluciner.

C'est elle qui permet la position du "principe du plaisir", laquelle constitue une affirmation plus précise que celle, banale, qui veut que tout être vivant agisse en vue d'une satisfaction. Le principe du plaisir implique en effet la possibilité, lorsqu'un désir ne rencontre pas sa satisfaction spécifique, d'y substituer une satisfaction de nature symbolique; aucune illustration ne peut faire mieux comprendre ce mécanisme, qu'on dit hallucinatoire, précisément parce que l'hallucination réputée pathologique en paraît bien la forme la plus pure, que l'exemple donné par Freud lui-même, du nourrisson qui mimait le départ et le retour de sa mère en lançant par dessus son lit une bobine suspendue à une ficelle, puis en la ramenant à lui. Cette capacité de remplacer un plaisir donné par un autre posé comme équivalent, n'est point curiosité psychologique secondaire. Par elle on effectue s'introduit toute la sphère du symbolique et toute celle de l'imaginaire.

Le mot était dans l'original, noir sur blanc, et je l'ai conservé toute honte bue. Mais évidemment la représentation produite par l'hallucination est tout sauf "symbolique". Et le reste du texte, à commencer par l'enchaînement sur la célèbre anecdote de la bobine, montre qu'il ne s'agissait en rien d'un lapsus, et témoigne d'un regrettable déficit de clarification sur l'imagination, l'imaginaire, le symbolique, que vient encore souligner l'absence complète du concept de fantasme.

Ainsi, il n'est pas d'expérience humaine qui n'ait, pour l'avenir de celui qui la vit, une double conséquence; elle est d'une part un apprentissage, c'est à dire qu'en fonction d'elle se confirme ou se modifie le système de mieux en mieux modulé des comportements répondant efficacement à des situations; mais elle enrichit d'autre part le système des significations imaginaires. Ainsi en va-t-il, par exemple, lorsque l'enfant découvre la différence anatomique entre les sexes; c'est pour lui une information objective, du même ordre en effet que toutes celles qu'il recueille par ailleurs sur la nature des choses; mais c'est simultanément un nouvel avatar, une précision supplémentaire on même temps qu'une revalorisation d'une archaïque angoisse de morcellement, et aussi l'apparition d'un tour nouveau dans les rapports avec les personnages fantastiques de la mère et du père, eux-mêmes superposés aux personnages réels. Ainsi le "complexe de castration" déborde infiniment les conséquences effectives de la dissimilitude des sexes, et il n'y a pas lieu, du reste, de s'étonner qu'il demeure intact alors même que les parents s'attachent à fournir à l'enfant une information exacte et dédramatisée.

A ce second niveau, la réalité apparaît donc comme ce qui se gagne sur la sphère sans cesse en expansion de l'imaginaire. Il faut en effet préciser au surplus que, plus la relation au monde s'opère à un niveau complexe, plus donc on dépasse le niveau de la chose directement perçue dans ses limites spatiales et manipulée avec les mains, plus cette relation s'établit sur un mode primitivement imaginaire. Ce qui va suivre expliquera partiellement cette constatation de fait.

Il nous faut en effet progresser d'un pas encore. Nous n'avons évoqué la constitution de l'objet que sous son aspect formel, comme si tous les objets du monde réel étaient équivalents. En fait, il existe dans notre univers une catégorie d'objets tout à fait singulière, qui non seulement y occupe une place exceptionnelle, mais encore y apparaît chronologiquement la première; il s'agit évidemment d'autrui.

Le fait que le visage maternel soit la première forme stable identifiée par l'enfant, est loin de ne présenter qu'un intérêt anecdotique- Tout porte à croire en effet que l'enfant se constitue son propre corps comme unité distincte au terme d'un processus complexe, fort délicat à décrire, dont nous retiendrons surtout qu'il passe par la position du corps de l'autre comme image en miroir du sien, et

récioproquement. La portée de cette expérience fondamentale, à partir de laquelle l'enfant cesse d'être *potentiellement* humain pour entrer *effectivement* dans la communauté des hommes, est plus considérable encore au niveau de l'imaginaire qu'au niveau des apprentissages réels (où elle est cependant essentielle puisqu'elle ouvre sur l'imitation systématique de l'adulte, et permet à l'enfant de s'approprier la culture, au sens large, de son entourage – ce qui se trouvait interdit, par exemple, aux "enfants sauvages" à qui avait manqué cette expérience décisive. Au niveau de l'imaginaire, elle prend le nom d'identification narcissique, et elle débouche sur une inquiétude radicale sur les limites du moi et du non-moi, une angoisse concernant la définition de l'identité propre du sujet à partir d'un fantasme de fusion avec l'autre (sous les espèces du personnage maternel). Dans ce contexte, l'idée de réalité est associée à la distinction du moi et du non-moi, de l'extérieur et de l'intérieur, et elle est placée du côté de tout ce qui rompt l'état imaginaire de fusion originelle.

Si tant est qu'il y ait jamais eu de véritable enfant sauvage... Mais enfin cette figure mythique, très en vogue à l'époque suite à la parution du livre éponyme de Lucien MALSON, est fort utile théoriquement, avec le même statut épistémologique que la statue de Condillac ou le chat de Schrödinger.

Progressons encore; cet autrui, dont l'apparition dans le champ de l'enfant avec un statut singulier est de tant de conséquence, il parle. Certes l'accès au langage serait impossible à l'enfant s'il n'était déjà, comme on l'a vu plus haut, un être capable de créer des équivalences symboliques, puisque le langage est, comme l'a montré Piaget, avec insistance, l'une des nombreuses manifestations de la fonction "sémiotique", au même titre que l'image, ou le jeu symbolique, ou le dessin; en effet, il s'agit toujours dans ces diverses activités de réaliser l'équivalent d'une manipulation de certains objets, par une manipulation d'objets tout-à-fait différents.

Il n'en reste pas moins qu'une distance considérable existe entre les symboles spontanés que l'enfant crée on permanence, dans la perspective du principe du plaisir, et ce système de symboles rendus communs à l'humanité par l'échange social ininterrompu, tout au long de son histoire. L'enfant reçoit des symboles tout faits, fortement organisés selon une structure stricte à plusieurs niveaux (syntaxe, logique, "évidences" socialement reçues, etc.)

La différence ne se réduit pas là. La fonction sémiotique, dans le processus de socialisation qui la fait devenir fonction linguistique, se surcharge d'une nouvelle fonction fort différente de celle d'hallucination d'un plaisir impossible: elle devient en effet, alors, un instrument d'intervention réelle dans l'univers, relayant les schèmes d'action sensori-moteurs et permettant une efficacité incomparablement plus grande. C'est parce qu'il peut donner un nom à toute chose, et représenter par des propositions les relations entre les choses réelles, que l'homme peut faire l'économie d'un nombre incroyable d'essais et d'erreurs, et, finalement, s'assurer un pouvoir exceptionnel sur le monde.

Revenons maintenant à l'enfant découvrant le langage des adultes. Nous l'avons vu, au niveau sensorimoteur, mettant de l'ordre dans le tohu-bohu primitif de ses sensations et de ses mouvements. Mais cet ordre est local, disjoint, lacunaire: il est fait d'ilôts de structure dans un océan de hasard. Or, en faisant l'apprentissage du langage des adultes, dans le contexte de son identification primaire à eux, il y perçoit rapidement une telle puissance d'organisation qu'il en vient à la fantasmer comme le dépôt d'un ordre totalisant: ainsi doit-il y avoir, pour lui, une réponse à chaque "pourquoi ?" et à chaque "qu'est-ce ?". Il n'est rien à ses yeux qui ne puisse être déchiffré par indices et signaux, et la puissance

de l'adulte, déjà depuis longtemps attestée par sa taille et sa force, se trouve portée à l'infini par l'ampleur, imaginée comme sans limite, de son savoir.

C'est ici que nous rejoignons ce que nous avons dit du "kosmos": la réalité, c'est l'ordre *parlé* des choses. Il faut ici encore, en distinguant les conséquences sur le plan réel et sur le plan imaginaire:

- sur le plan réel:

Il en résulte une relativité, l'un envers l'autre, de l'objet et du langage. Voilà qui renverse autant d'idées reçues que ce que nous avons dit sur la constitution de la chose, et, à vrai dire, s'inscrit dans la même lignée. Nous croyons spontanément qu'il y a d'un côté ce qui est, et de l'autre ce qu'on en dit. Mais prenons par exemple la notion de masse: la masse d'un corps, quoi de plus "réel" ? Et cependant, la masse, ce n'est d'abord rien d'autre qu'une entité abstraite, éminemment abstraite puisque c'est un coefficient, donc un nombre, intervenant dans l'équation $f=mg$.

Et encore, même en restant dans une physique newtonienne, c'est une présentation bien simplifiée des choses. Mais j'ignorais alors toutes les difficultés que pose la différence entre masse inertielle et masse gravitationnelle, et je ne suis pas sûr de toute façon qu'elles auraient passionné mon auditoire.

Et cette "abstraction" devient de plus en plus une "réalité" à mesure qu'elle figure dans un nombre croissant de relations; ce qui la fait réelle, c'est la résistance qu'elle oppose à des manipulations (au niveau du langage), résistance qui fait que tout ne peut pas être dit, mais cela seulement qui entre dans la cohérence d'une théorie physique. Comme la chose dans l'espace, la notion de masse est d'autant plus une réalité qu'elle est un invariant dans un système variable; mais cette fois, ce qui varie n'est plus seulement un ensemble de mouvements musculaires et d'informations sensorielles, mais, dans son prolongement, un ensemble de mots articulés en phrases et en formules.

J'employais alors l'expression sans guillemets et sans réserves.

L'exemple vous paraît sans doute d'un mince intérêt pratique. Je l'ai choisi pour orienter vers l'idée que cette relativité du réel et du parlé recouvre tous les objets possibles de connaissances, y compris ceux où la réalité et le langage qui la décrit paraissent le mieux distingués. Mais une telle relativité devient éclatante dès lors qu'il s'agit de sciences humaines et pose alors des problèmes qui ne sont plus l'apanage d'un petit cercle d'hommes de science. C'est au cœur du discours de tout un chacun qu'elle multiplie les pièges. Ainsi Péguy raconte-t-il comment il narrait un jour l'affaire Dreyfus, qu'il avait vécue en s'y engageant sans réserve, à un jeune homme de bonne volonté qui buvait ses paroles; mais, dit Péguy, " Je lui donnais du réel, il recevait de l'histoire". Or, en fin de compte, il n'est pas d'autre façon d'approcher le réel historique que d'en faire "de l'histoire", "d'écrire", comme on dit, "l'histoire".

Il en va de même en psychologie ou en sociologie. Lorsque j'étais enfant, la Commune de Paris était pour moi une révolte de braillards incendiaires qu'il avait fallu ramener à la raison au nom de l'ordre public. Plus tard, j'ai découvert qu'on pouvait aussi bien la voir comme un effort grandiose et désespéré pour instaurer une société plus juste, qui avait été noyée dans le sang par les profiteurs de l'ordre établi. Où est la réalité de la Commune de Paris ? Elle est dans le noyau résistant qui fait, que dans le dialogue qui s'opère à son propos au sein d'une culture, tout ne peut pas être dit; elle est au point de convergence de l'unification progressive des discours tenus à son propos dans un processus d'échange réel, du reste jamais achevé.

- sur le plan imaginaire, maintenant:

Nous constatons que l'entrée dans l'ordre du langage aboutit à une transposition de la question narcissique: d'angoisse vécue au niveau du corps (ainsi qu'elle le redevient chez le schizophrène par exemple), elle se mue en une interrogation véritable, la question "qui suis-je ?". Le miroir, cette fois, n'est plus le corps de l'autre, mais la parole de l'autre (qui est en même temps la parole de tous les autres).

C'est ici ma réalité qui fait problème, et c'est en fonction de cette interrogation que je m'interroge ensuite sur la réalité d'autrui. Cela n'est pas d'une mince portée s'agissant de nous autres, psychologues ou éducateurs, dont le métier implique sans cesse qu'on se demande de l'autre: "Qui est-il ? ". Cette question, en effet, est tout aussi inépuisable que l'angoisse narcissique originaire. L'œuvre entière de Sartre, par exemple, illustre au mieux cette interminable quête du Graal qu'est la quête de l'identité. Il en va de même des groupes, des classes sociales ou des nations, non point, bien sûr, réellement, mais dans l'appréhension mythique qui en est faite. L'étude d'un problème comme le racisme, par exemple, gagnerait à être éclairée, en sus des analyses habituelles, par cette problématique de l'identité, qui investit le problème de la réalité dès qu'il s'agit de réalité humaine.

C'est devenu un poncif. Il faut croire que ce ne l'était pas encore il y a quarante-cinq ans.

Nous voici au seuil de notre dernière étape. Nous avons suivi jusqu'ici l'enfant dans ce processus de "complexification" progressive, qui le mène du chaos originaire à la sphère du langage, en passant par l'organisation de la chose dans l'espace, l'émergence du pouvoir d'hallucination, l'entrée en scène décisive d'autrui. Il nous reste à noter que toute l'expérience clinique nous indique une tenace liaison entre cette donation de la réalité par le langage, et la figure paternelle. Ce qui introduit ici le père, est relativement indépendant des conduites réelles du père réel (encore que toute notre culture, en solidifiant ces fantasmes spontanés en un rôle paternel, contribue à les renforcer par des comportements paternels effectifs); l'essentiel demeure sa position de tiers, intervenant pour rompre le charme qui maintenait, pour le meilleur et pour le pire, la fusion entre la mère et l'enfant. Cette fusion, nous l'avons dit, s'instaurait dès les commencements dans un rapport des corps, contact et jeu de miroir, dans la tétée, la caresse, ou le refuge aux jupes enveloppantes de la mère; ce sera toujours dans un rapport des corps qu'il trouvera son accomplissement. Le père introduit la distance, et c'est précisément là que se greffe le langage, qui lui aussi introduit la distance entre le corps (yeux, mains et pieds) et le monde immédiat.

Inutile de préciser qu'une telle phrase ne me viendrait plus aujourd'hui: comme chacun sait, l'écart entre "rôle paternel" et requêtes inconscientes adressées à la figure paternelle a commencé à se creuser très peu de temps après après le prononcé de cet exposé, et est devenu un fait majeur de la culture contemporaine. De même dans la suite transparait un codage conventionnelle des "rôles" parentaux qui fait aujourd'hui sourire.

L'idée de réalité inclut donc aussi l'ensemble de ce que donne le père, c'est à dire essentiellement:

- l'avenir, par opposition au passé (nous aurons à nous expliquer tout à l'heure sur le mouvement contraire du "retour ou réel"). Notons à ce propos que nous sommes ici au cœur du problème fondamental de l'éducation dans la mesure où l'éducateur conduit l'enfant d'une irréalité initiale (le monde de l'enfance) à une réalité finale (le monde de l'adulte): un milieu éducatif est donc nécessairement un milieu bâtarde, où se dosent dans des proportions qu'aucune formule ne peut indiquer, la protection contre la réalité et les occasions d'en faire l'épreuve. Il n'est pas de norme pour les transitions, et nous trouvons là l'une des nombreuses raisons pour lesquelles il est impossible de répondre à la question que pose si souvent l'éducateur; "Que faut-il faire ?". C'est lui, et lui seul, qui peut prendre le risque de décider où il va s'efforcer de situer l'enfant entre son passé et son avenir, donc entre un monde clos et irréel et un monde ouvert et réel; de même, nul ne peut dire qui du père ou de la mère a raison lorsque l'un veut conserver le plus longtemps possible à l'enfant les abris de l'enfance et l'autre lui faire prendre les risques du voyage.
- de puissants motifs de renoncer aux satisfactions substitutives fondées dans le "principe du plaisir", au profit de satisfactions réelles, mais nécessairement parcimonieuses. Ainsi, la réalité s'associe-t-elle à un certain nombre de limitations essentielles, impliquant autant de durs renoncements:
- une limitation au niveau du pouvoir, c'est à dire, en fait, une blessure faite à l'image narcissique de soi par l'imposition d'une mesure; comme rien ne se fait de mon chef dans le monde sans que j'en sois le premier instrument, en tant que l'une des choses de cet univers, à sa modeste place, je dois accepter d'être diminué par rapport aux fantasmagories absolutistes de la contemplation narcissique.
- une limitation au niveau de la sécurité; toute action est une stratégie contre un adversaire dont on ne connaît qu'une partie des cartes; non seulement, à ce jeu, il est possible de perdre, mais encore l'incertitude fait partie inhérente de la règle. Ce n'est point là la limitation la plus facile à admettre. L'expérience imaginaire de la castration, et les modalités du vécu connues sous les noms de masochisme et d'autodestruction, rendaient déjà familière celle qui concernait mon pouvoir, encore que masochisme et autodestruction soient tout aussi éloignés que leur contraire de l'exacte appréciation par un sujet de ses possibilités instrumentales). Mais à l'incertitude ne sont liées, en fait d'expériences imaginaires, que les angoisses insurmontables des curiosités sexuelles. La résistance qu'on lui oppose est tout à fait sensible lorsque l'on doit initier des gens à une pensée de type probabiliste; leur peine à explorer un tel univers de pensée en débordent souvent très largement les difficultés intellectuelles réelles; cette résistance n'est que la contrepartie du mythe de la science omnipotente, sécurité absolue pour celui qui, n'ayant pas lui-même la lumière, croit savoir que cette lumière existe quelque part. Le réalisme véritable suppose, au contraire, la capacité à prendre des risques calculés, par une utilisation optimale de l'information disponible, nécessairement lacunaire.
- une limitation au niveau du temps. Ne peut agir que celui qui sait prendre des rendez-vous avec la réalité. Certes, la complication progressive des êtres vivants peut être décrite en bonne part comme une libération vis-à-vis des urgences imposées par le milieu, et, à la limite, la pensée intériorisée représente le moyen le plus prodigieux de libération par rapport à l'enchaînement des événements. Pour exprimer en termes simples une sorte de "relation d'indétermination" beaucoup plus générale, il faut, pour mieux agir, prendre le temps de la réflexion; mais ce fait masque l'obligation de rompre à un moment le temps de la réflexion pour réintervenir au bon moment dans le cours des choses. L'imagination ne connaît pas cette prise en tenaille, elle dont la propriété est de se déployer dans un temps "dételé" du temps pressant des choses.

Formulation affligeante, certes...

- une limitation au niveau de la peine: nul n'a rien sans rien. La difficulté, par exemple (mais ce n'est qu'un exemple) d'accepter que l'argent soit le signe représentatif d'un travail fourni, et rien d'autre, illustre bien la difficulté d'admettre une telle limitation. Certes, dans ce cas précis, une telle remarque n'est que subsidiaire aux analyses de Marx à ce sujet, devenues aujourd'hui classiques. Cependant, on peut penser que le renoncement à l'argent comme pouvoir magique de création de satisfactions renvoie, au moins à l'arrière-plan, à un renoncement à l'état bienheureux du nouveau-né, à qui tout vient sans qu'il ne produise rien. C'est une telle vérité qu'il faut lire en filigrane derrière la boutade méchante d'Alain à propos de Berkeley, le philosophe idéaliste entre tous: "C'était un évêque, à qui le repas venait à point".
- une limitation enfin, et ceci est une conséquence directe de toutes les autres limitations, au niveau du choix des satisfactions: le temps passe, et nous mourrons. Le long détour nécessaire pour obtenir une satisfaction réelle, nous interdit toutes les autres. Quand même nous ne devrions pas mourir, nous n'aurons en tout cas pas pu avoir en même temps toutes les satisfactions de nos désirs. C'est de n'avoir pas voulu le savoir que, dans la fable, est mort l'âne de Buridan. L'idée, assez simple apparemment, dans la mesure où l'on évoque que des satisfactions élémentaires, comme l'impossibilité d'acheter en même temps le frigidaire et la télévision, est peut-être moins souvent vue au niveau relationnel. Les autres ne sont pas, en réalité, des "objets partiels" correspondant terme à terme à tel de nos désirs. Ils sont objets totaux, sources perpétuelles de satisfactions et d'insatisfactions enchevêtrées, et, comme tels, exposés à une indéracinable ambivalence. La réalité de l'enfant, du collègue, de ceux avec qui l'on choisit de vivre, c'est aussi ce choix auquel ils nous assignent.

Ou plus exactement dans l'apologue.

C'était le temps où le gros électro-ménager achevait de basculer du statut de produit de luxe à celui de produit de consommation courante

Voilà la dernière étape franchie. Il nous reste, avant d'en avoir fini, à décrire la perpétuelle menace d'une régression, puis un ultime avatar de la réalité.

Tout serait simple si le langage, cet instrument de donation de la réalité, l'était sans équivoque. Mais il est, de par la fonction originelle à laquelle il s'apparente, et dans laquelle il s'enracine, miné de l'intérieur. Nous avons vu en effet que c'est seulement par le long détour de l'échange entre les hommes, et par la purification qu'entraîne le heurt dans le dialogue, que le langage devient instrument de désignation rigoureuse. Cette ascèse est perpétuellement reprise, perpétuellement défaite. Tel le rosier dont il faut sans lassitude greffer les nouveaux rejetons, le langage doit perpétuellement être tiré de l'état sauvage: et cet état sauvage du langage, c'est précisément ce dont il est l'antagoniste après avoir subi l'épreuve de la culture, à savoir le pouvoir d'hallucination, autrement dit la fonction symbolique.

Je précise tout de suite, si l'ensemble de cet exposé ne l'a déjà fait comprendre, que les mots "état sauvage", "régression", ne sont nullement dans ma pensée dépréciatifs et que je ne songe pas à classer par ordre de mérite l'homme diurne et l'homme nocturne. Mais s'ils ne sont pas classables en valeur (sinon sur référence à l'aventure personnelle de chacun de nous), ils peuvent au moins être situés dans une temporalité fictive, en termes "d'avant" et "après", et c'est ce repérage seul que je vise.

Ce retour à l'état sauvage se manifeste par la constante déréalisation poétique qui guette les utilisateurs du langage, c'est à dire nous tous. Qu'il s'agisse de littérature, mais tout autant de politique,

et plus encore de philosophie, voire même de science, le langage ne cesse de redevenir mythe. Le mythe, en effet, est intermédiaire entre les fantasmes de l'imaginaire et la rigueur du système de signes bien faits qu'est le discours scientifique dans sa forme achevée. C'est pourquoi du reste nous lui avons fait une place très singulière dans la famille des antagonistes de la réalité: il se situe à une position-clé, en ce qu'il occupe toute la zone qui sépare l'imaginaire pur (la pensée folle), et la réalité pure (la pensée scientifique).

Quand bien même le langage ne serait pas ainsi hanté de l'intérieur, il ferait cependant perdre la réalité en même temps qu'il la donne. D'abord, nous l'avons déjà vu, parce qu'en différant le heurt avec la réalité pour mieux l'affronter, il fait perdre le temps. Entre différer l'affrontement avec les choses et lui substituer la satisfaction (hallucinatoire) de parler, la différence est mince, et le pas est sans cesse franchi: parti pour un astucieux détour, l'homme qui parle s'arrête presque inmanquablement en route. Nous retrouvons ici ce destin malheureux de la philosophie que j'évoquais en débutant, qu'elle partage sur ce point encore avec presque toutes les espèces du discours.

Il y a plus. Le détour de l'analyse se trouve procéder par abstraction. Il faut abandonner momentanément la totalité concrète pour l'émettre en aspects élémentaires. On n'a pas encore trouvé le moyen d'en user autrement lorsqu'on a souci de rigueur. En cela aussi, le langage fait perdre la réalité qu'il donne, puisque la réalité est toujours beaucoup plus que ce qu'en a pu en dire de vrai.

Ces trois raisons font que, contre le langage, se développe un obscur et puissant ressentiment. Et c'est là le point où s'articule le thème du retour au réel, dont je vous promettais tout-à-l'heure de parler. Revenir à la réalité immédiate, perdue par la trahison du médiateur qu'est le langage, tel est le cri de cette révolte. Ainsi s'expliquent les profondes contradictions que nous découvrons en analysant le mythe de la réalité. En face de la réalité donnée par le père, se profile un fantasme de la réalité comme totalité primitive et immédiate, rassemblant en elle tous les thèmes maternels: d'où la présence, à côté des thèmes du soleil et de l'acier, de ceux de la terre et de la chair. Cette même ambiguïté, on la retrouve en ce qui concerne le "réalisme"; car de ce nom, aussi bien qu'une stratégie dure capable de faire la part du feu qui s'inscrirait plutôt dans la lignée du matérialisme épicurien, l'on désigne certaines positions vécues, admirablement exprimées dans la tradition stoïcienne: "Les destins conduisent ceux qui consentent et traînent ceux qui refusent". Être réaliste, c'est alors se rendre compte de ce que les événements sont inévitables, et s'en réjouir finalement parce qu'une croyance diffuse ou exprimée, dans la bonté de la nature, permet de ne pas sombrer dans le désespoir: ainsi l'enfant raconte-t-il souvent, dans ses histoires, ou dans les tests projectifs, qu'il est parti à l'aventure en abandonnant le nid familial, mais qu'il en a été puni, et qu'il est revenu chez lui, soumis à ses parents. Il est sage d'être soumis à sa maman, aux éléments tout-puissants, et aux gendarmes: voilà ce que dit cet autre réalisme.

Cette ambiguïté, nous la retrouvons encore dans une profonde ambivalence vis-à-vis des formes de l'existence humaine, qui sont perçues comme en-deçà de la culture: la faim, l'amour charnel, la souffrance, la mort, peuvent, selon l'éclairage, et dans un subtil jeu de glaces, apparaître comme une réalité, tantôt médiocre, et tantôt profonde; tantôt comme bestialité indigne de l'homme, tantôt

"Ducunt volentem fata, nolentem
trahunt" (Sénèque, *Lettres à Lucilius*)

comme expériences pathétiques en face desquelles les mots pèsent peu, et paraissent même indécents. "L'homme ne vit pas seulement de pain", "ils ne pensent qu'à leur ventre": et cependant rien ne nous émeut plus que la faim des autres. "Les animaux s'accouplent, les hommes s'aiment "; et cependant, pitoyable et ridicule apparaît l'amour "platonique" en face de cette fête mystérieuse et grandiose qu'est l'union des corps. La douleur n'est qu'un phénomène physiologique importun, comme étranger en nous, et sans commune mesure avec l'élévation des préoccupations spirituelles de l'homme: et pourtant la souffrance et la maladie demeurent des occasions privilégiées de poser le problème métaphysique du mal. À la mort enfin, notre culture a successivement ou simultanément opposé l'immortalité des âmes, l'éternité de la vérité, la valeur éminente des grandes causes: et pourtant la mort est si fascinante que rien de ce qui est humain ne paraît plus compter hors d'elle lorsqu'elle est en jeu. La même épreuve pourrait être faite encore à propos du travail. Toute l'œuvre d'Éluard, par exemple, est construite sur ce *leit-motiv*: les hommes réels sont ceux pour qui les problèmes sont de manger, de faire l'amour, de se battre avec la douleur et la mort, et de travailler le monde de leurs mains. En contrepoint dans son œuvre, cet autre thème: "Critique de la poésie". Ce n'est pas hasard.

L'ultime avatar que j'annonçais tout à l'heure s'apparente à la question de l'estimation en valeur de l'homme nocturne et de l'homme diurne. Cette transmutation d'un ordre chronologique en un ordre de valeur, que je me refusais à faire, nous sommes tous constamment inclinés à l'opérer. Ainsi se déploie une éthique de la réalité, répandue par ceux qui font métier d'éduquer, lorsqu'ils récusent tout autre ordre éthique comme arbitraire et donc comme ne pouvant être universalisé. Elle pourrait s'exprimer en substance en ces termes: nul n'est fondé à imposer à l'enfant ses propres normes; la seule à laquelle il puisse le plier est celle de la réalité. Je ne veux pas ici polémiquer contre une position qu'il m'est d'ailleurs souvent arrivé de prendre. Je voudrais seulement faire ressortir que sa neutralité n'est qu'apparente. C'est toujours par un tour de passe-passe que l'on procède du fait au droit. Ici, l'opération est particulièrement subtile puisqu'elle conclut, du fait, au droit du fait. Mais, la réalité de l'homme étant d'être en permanence à la frontière du principe du plaisir et du principe de réalité, de la satisfaction effective et de la satisfaction hallucinatoire, cette éthique de la réalité représente une dévalorisation de l'imaginaire que d'aucuns pourraient considérer comme abusive, sans qu'on puisse leur répondre grand'chose; on peut même se demander, en pensant à la place éminente que cette éthique tient dans notre culture, si elle n'est pas le fruit idéologique d'une force d'aliénation économique caractéristique des sociétés hautement industrialisées. Dans celles-ci en effet, la production, dont le sens initial est de satisfaire à la demande de consommation, est organisée de façon complexe, de manière à diminuer le coût en travail d'une production donnée, ou à produire plus à travail égal; mais cette organisation de la production est si exigeante que l'homme concret cesse d'être un consommateur astreint à produire, pour devenir essentiellement un producteur, astreint à consommer: dans cette perspective, l'accent dominant dans une pratique éducative, au sens large, tend à se déplacer vers l'aspect instrumental de l'homme. Il est remarquable par exemple qu'au XVIII^e siècle se soit développée une théorie du loisir comme temps nécessaire à la réparation de la force productive du travailleur.

Assertion à la fois vraie et fautive. Fausse parce que la formule "reconstitution de la force de travail" ne semble pas remonter plus loin que MARX, dans son analyse de l'aliénation du travail salarié. Vraie en ce qu'il s'agit d'une conception fondamentale de la théorie libérale qui remonte à Adam SMITH.

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.
texte à des tiers.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce

Le choc en retour de cette partialité idéologique se traduit de plus en plus par un envahissement de l'imaginaire au niveau de la consommation. Le phénomène de la publicité n'est pas un accident de parcours contingent de l'histoire de notre civilisation. Elle est l'autre face de cette même aliénation économique, qui asservit ainsi doublement l'homme aux nécessités de la production: en le réduisant comme producteur à un statut instrumental, et en pesant, par l'intermédiaire de la structure de sa consommation, sur l'organisation de sa vie imaginaire.

Je ne peux mieux faire pour conclure que faire ressortir ceux des résultats auxquels nous avons abouti qui paraissent le plus essentiels.

Notre expérience primitive est celle l'une fusion entre moi et non-moi où le réel et l'imaginaire ne sont pas encore distingués. Cette fusion se prolonge ensuite par la magie hallucinatoire de l'imaginaire. L'aventure du langage est ce par quoi il est possible de prendre distance, et par lui la réalité a partie liée avec le personnage paternel au niveau fantasmatique. Mais le langage demeure hanté par l'imaginaire où il s'est enraciné avant de le renier. Il est guetté par la menace de perdre ce qui est constitutif d'une relation réaliste aux choses, c'est à dire la possibilité de ne pas se perdre soi-même comme corps dans l'espace et surtout dans le temps. Cet investissement du langage par l'intérieur engendre le thème mythique d'un retour à la réalité en deçà du langage, thème qui apparente le fantasme de la réalité, cette fois, au personnage paternel. Ainsi s'explique la complexité du mythe dont nous avons en partant suivi les fils.

En fin de compte, le concept le plus satisfaisant pour se retrouver dans la "réalité de l'idée de réalité", malgré les mirages du mythe de la réalité, est le concept de *praxis*: en lui en effet se fondent théorie et action . Dans ce travail de réalisation où le langage et la manipulation renvoient incessamment l'un à l'autre, il n'y a plus, d'un côté le réel, de l'autre côté l'irréel; il y a des hommes concrets aux prises avec un monde qui, en leur résistant, leur permet de passer, dans l'appréhension qu'ils en ont, du moins réel au plus réel, heureux si, dans la prise de conscience de cet interminable cheminement, ils peuvent ne pas oublier les vertus du pays dont ils viennent, et sauvegarder, en quelque manière, les droits de l'imaginaire à exister.

Ce que le corps du texte ne fait pas apparaître se dévoile donc en conclusion, un peu malheureusement comme le *deus ex machina*: l'ébauche d'une théorie de la théorisation de la pratique.

